

1

À bout de patience, In Kyong-Jin finit par se lever. Le vacarme avait envahi la pièce.

Le bruit singulier que faisait le couple d'à côté depuis déjà une heure continuait. S'y mêlaient parfois des sons indéterminés, rires ou pleurs. L'homme et la femme avaient l'air de jouir de la chose sans se cacher des voisins, comme des acteurs de théâtre pornographique sur scène. La partie de cartes et la beuverie qui avaient commencé dans la chambre d'en face avant son arrivée semblaient se poursuivre. Des éclats de voix et des chansons ponctuées d'acclamations, qui retentissaient à intervalles dans tout l'hôtel, participaient au tumulte, comme pour concurrencer le bruit singulier du couple d'à côté.

Lorsque In était entré dans sa chambre, il avait fait la grimace. La femme qui l'y avait conduit l'avait alors regardé bizarrement. « Mais d'où est-ce que vous venez, vous ? Ici, c'est toujours comme ça. N'y faites pas attention. Voulez-vous que j'aille vous chercher un calmant ? » Il avait pris ses propos malicieux pour une plaisanterie.

Il s'habilla rapidement et s'empara de son sac comme pour s'enfuir. Il regarda sa montre : une heure cinq du matin. Il savait qu'il serait difficile de trouver une chambre ailleurs à une heure pareille, mais il souhaitait d'abord quitter ce lieu.

Alors qu'il s'apprêtait à pousser la porte, il entendit des pas lourds, irréguliers, dans le couloir, juste devant sa chambre. « Tu vas où, salope ? » « Qu'est-ce que tu as ? Tu as déjà baisé une fois. Est-ce que tu as l'intention de faire ça toute la nuit ? Dors un peu ! Je reviendrai à l'aube », dit la femme d'un ton suppliant. Puis sa voix s'amplifia. « Quoi ? Tu veux passer toute la nuit avec moi ? Tu me prends pour ta femme ? » « Hein ? Garce, tu veux m'arnaquer ? » « Tu oses

m'insulter ! Tu ne comprends pas ? Je dois travailler encore cette nuit pour gagner ma vie. » Elle lui tenait tête, lui répliquant sur le même ton. « La garce ! » « Aaah ! Il me tape dessus ! », hurla-t-elle.

À ces cris, In poussa brusquement la porte. L'homme et la femme restaient l'un contre l'autre, dans l'escalier qui menait au rez-de-chaussée. Il se dépêcha de descendre en les évitant.

— Pourquoi vous en allez-vous ? Avec ce froid, ce sera partout pareil. J'aurais dû vous apporter un calmant.

— Il y a une dispute, là-haut.

— Laissez. C'est toujours comme ça !

La réceptionniste se retourna tranquillement vers le téléviseur. À ce moment-là, la femme qui se querellait avec l'homme descendit et sortit en courant. Arrivé à sa suite, l'homme soûl en pyjama la chercha en regardant autour de lui.

— Ramène-la-moi. Appelle la police. Quelle sale voleuse !

Mais la réceptionniste d'âge moyen se contenta de bâiller.

— La salope !

L'homme donna un coup de pied contre un grand miroir accroché au mur en face de l'entrée, qui se brisa avec fracas.

In l'entendit vociférer alors qu'il quittait l'hôtel. Malgré le froid hivernal, les rues étaient aussi animées qu'en plein jour. Devant le bar en face, une foule entourait deux hommes qui s'affrontaient.

Détournant les yeux, il héla un taxi qui passait.

— Aux Houillères Keumjong !

Le chauffeur sourit en l'observant.

— Mon Dieu ! On ne peut même pas dormir tranquillement dans un hôtel ! se crut obligé d'expliquer In.

— C'est la première fois que vous venez à Keumjong ? Vous devez être un nouveau cadre de la mine ? Pourquoi êtes-vous arrivé en pleine nuit ? Ici, c'est toujours comme ça. Il n'y a pas assez de chambres d'hôtel ; il n'est pas rare que les gens soient obligés de passer la nuit dans une mauvaise auberge, lui déclara le chauffeur en démarrant.

Il avait raison. In était arrivé à dix heures et quart du soir. Il avait commencé à chercher un hôtel à partir de la gare, et il avait eu bien du mal à trouver la chambre qu'il venait de quitter. Il se demanda pourquoi il avait pris tant de peine à arriver incognito, en pleine nuit,

alors que c'était la première fois qu'il revenait dans sa ville natale depuis qu'il avait réussi.

— Pourquoi n'êtes-vous pas allé au dortoir pour célibataires de l'entreprise ? lui demanda le chauffeur d'un air soupçonneux.

— Ça fait longtemps que Keumjong est comme ça ? se défendit In, en expliquant pourquoi il avait quitté l'hôtel.

— Les villes minières, c'est toujours pareil. Moi aussi, autrefois, j'ai fait la taupe. Quand on sort de la mine après avoir travaillé en sous-sol à des centaines de mètres de la surface, au début on se sent bizarre. « Ah ! Enfin je marche sur la terre ferme ! » C'est un sentiment étrange. Ce n'est pas qu'on soit tous les jours en danger, mais quand on vient de se débarrasser des poussières de charbon dans la salle des pendus, et qu'on regarde le ciel grisâtre, c'est plus fort que soi, on a envie de boire un coup.

In avait eu la même expérience. Après ses études au lycée des mines, il avait travaillé pendant deux ans jusqu'à son service militaire.

— La plupart des mineurs ont eu une vie dure avant d'échouer dans ce cul-de-sac. Ils ont pour règle de dépenser chaque jour tout l'argent qu'ils ont gagné. Sans le plaisir de boire, il serait difficile de vivre ici. Mais si la mine est comme ça aujourd'hui, elle a connu sa belle époque jusqu'au milieu des années soixante-dix. C'était le temps où le charbon valait cher.

Le chauffeur bavardait, heureux d'avoir un client à cette heure tardive.

— Pourquoi les gens d'ici dépensent-ils sans compter ?

— Tous ne sont pas comme ça. C'est ce qu'on croit, parce qu'il y a pas mal de gens de passage. Mais ceux qui sont sérieux sont les plus nombreux. Les autres qui gaspillent leur argent ne le gagnent sûrement pas à la sueur de leur front.

— Il y a quelque temps, un gros problème s'est produit dans cette entreprise, n'est-ce pas ?

— Oui, c'est pour ça que le gouvernement a décidé de nationaliser les mines mal gérées. Mais si on y réfléchit, même quand elles avaient un propriétaire, elles étaient difficiles à gérer ; une société d'État, ça veut dire une société sans propriétaire, pas vrai ? Alors ça sera encore pire.

Le taxi était sorti du centre et commençait à rouler à vive allure sur la route goudronnée qui longeait un ruisseau.

— Autrefois, l'eau de ce ruisseau était très pure. « Keumjong, le puits d'or », c'est un beau nom.

— Eh bien, vous avez l'air de connaître le coin. L'automne a été terriblement sec. Il faut de la pluie pour laver ces poussières de charbon... Avant, l'eau était claire, mais maintenant elle est toute noire.

Le chauffeur continuait à parler tout en regardant le cours d'eau opaque où se reflétait la lune.

— Je vous conduis au dortoir pour célibataires ? lui demanda-t-il soudain.

In n'en avait aucune idée. Il avait quitté l'hôtel seulement parce qu'il ne pouvait pas en supporter l'atmosphère, puis il avait pris un taxi. Comme c'était encore la nuit, il ne voulait pas faire de bruit et réveiller ceux qui dormaient, bien qu'il fût directeur.

— N'y a-t-il pas d'hôtel ?

— Je ne sais pas s'il y aura une chambre libre. Ici, ce n'est pas comme au centre-ville, la journée commence. C'est l'heure où les mineurs de la deuxième équipe qui ont fini le travail à minuit vont dans les bars prendre un verre...

In ne savait que faire.

— Là-bas, c'est le dortoir des célibataires. De l'autre côté, il y a la résidence du directeur. C'est mieux qu'un bon hôtel.

Il épia sa réaction en ralentissant. Un bâtiment de deux étages en brique rouge s'élevait sur une haute colline, le long de la route nationale.

— Déposez-moi quelque part dans la rue principale.

La voiture s'arrêta là où la route bifurquait. On voyait un poste de police juste devant, et l'enseigne d'un grand restaurant qui lui faisait face.

In jeta un coup d'œil à l'intérieur. « Restaurant Keumjong », annonçait un panneau lumineux. Une foule bruyante avait pris place dans la salle pleine de fumée et d'odeurs de viande cuite.

— Vous trouverez des hôtels sur la route, lui dit gentiment le chauffeur, après avoir fait demi-tour.

In se trouva ridicule d'avoir pris l'omnibus pour arriver en cachette et voir la ville, exprès, le soir tard. S'il était condamné à rester dehors jusqu'au matin, c'était tant pis pour lui.

Comme le disait le chauffeur, on se serait cru en plein jour. La route se séparait en deux après le carrefour. Un embranchement continuait le long du ruisseau, l'autre passait devant les Houillères pour traverser le quartier commerçant. Bars et restaurants bondés se succédaient. La musique d'un cabaret s'échappait au-dehors. Il trouva quelques hôtels, mais aucune chambre n'était libre. Il dut finalement aller sonner à la conciergerie de l'entreprise.

2

Il sortit de la résidence dès la fin du petit-déjeuner. Dehors, il faisait aussi froid qu'en hiver. Il enfila en grelottant l'imperméable qu'il portait à la main.

— Monsieur le directeur !

Yun, le chauffeur, qui avait démarré la voiture, s'approcha de lui, mais il agita la main pour indiquer qu'il souhaitait marcher. L'homme fit demi-tour à la hâte pour couper le moteur.

De la cour qui dominait la colline, il regarda les alentours de la mine. De la brume s'étalait en contrebas. C'était sa ville natale, mais elle lui faisait l'effet d'un pays étranger. Le mont Yongma, qui veillait sur les Houillères Keumjong, et le mont Daibong, en face de la route nationale, étaient, eux, les mêmes. La mine abandonnée en ruine, à flanc de coteau, demeurait là, béante, gardienne du souvenir de son passé glorieux. Le rocher du Dragon, aux deux tiers de la pente, avait la même apparence imposante et froide. Face à ce paysage, il était aussi bouleversé que devant une photo de son père disparu.

Derrière lui, les cadres, qui venaient de sortir de la cantine, commençaient à s'agiter d'un air affairé.

— C'est lui, le nouveau directeur ?

Sur le terrain de tennis, Oh Byong-Man, sur le point de servir, fit un clin d'œil au lieutenant Jung, le chef du poste de police, en désignant le nouveau venu avec sa raquette.

— Il est bien tôt pour aller au travail..., fit l'officier en consultant sa montre.

Il observa In quelque temps. La présence de Yun à ses côtés indiquait qu'il se rendait au travail.

Postface

Comme le résumant fort bien les traductrices, « ce roman, qui a pour cadre un pan de l'histoire de la Corée peu souvent présenté aux lecteurs francophones, montre le revers de l'industrialisation forcée décrétée par le régime autoritaire d'alors, et suggère qu'en prétendant travailler pour l'avenir de leur pays certains pionniers cherchaient surtout à assouvir des ambitions personnelles nourries d'idées de grandeur ». Hyon Kil-On¹, né en 1940, qui a vécu toutes ces années cruciales de l'histoire de la Corée, écrit en 1992 ce roman profondément ancré dans la réalité historique, et la chronologie interne du texte est importante : comme elle risque de demeurer un peu allusive pour le lecteur, nous nous proposons de la contextualiser.

L'auteur situe les débuts de l'exploitation des houillères en question sous l'occupation japonaise (1910-1945), un peu avant la Libération. Il n'est presque pas fait mention de la guerre civile (1950-1953) qui aboutira à la partition entre Nord et Sud, sinon sous la forme d'une plaisanterie pas si anodine, lorsque le nouveau directeur met en garde les cadres de son entreprise, arguant que s'il se reproduisait des incidents « comme ceux du printemps dernier », le seul qui s'en réjouirait serait Kim Il-sung — c'est-à-dire le grand leader et président à vie de la République populaire démocratique de Corée, dite Corée du Nord, toujours vaillant au moment de l'écriture du roman. La référence faite « aux incidents du printemps dernier » revient régulièrement, et l'on comprend qu'il s'est agi d'événements assez graves, partis de la mine, dégénéralant en émeute, conduisant au

1. Selon la graphie choisie par l'auteur : Hyeon Gil-eon en « nouvelle romanisation ».

moins à la destruction du poste de police, et jugés suffisamment sérieux pour entraîner la reprise en mains complète de la gestion de cette mine. Sans vouloir faire de ce roman noir une parabole, il nous semble important ici de rappeler quelques dates ; il n'est pas anodin que Hyon Kil-on entame son roman en plaçant la prise de fonction du nouveau directeur à l'automne 1980.

La politique de modernisation de la Corée qu'il s'agit pour lui de parachever est celle mise en place par le général Park Chung-hee qui renversa, en 1961, la brève deuxième république pour devenir président élu et réélu, et imposer une marche forcée vers la réussite économique par des méthodes très autoritaires. En octobre 1972, il promet un ensemble de réformes politiques et sociales, doublées d'un amendement de la Constitution en vue de prolonger indéfiniment son mandat, connu sous le nom de Yusin, ou Réforme d'octobre. En octobre 79, son assassinat par le chef des services secrets ouvre une crise politique grave, avec la promulgation de la loi martiale opposée à un puissant mouvement de revendications démocratiques, tandis qu'on assiste à la montée en puissance du général Chun Doo-hwan, artisan d'un coup d'État militaire en décembre 79, chargé des pleins pouvoirs en avril 80 et responsable en mai de la répression du soulèvement de Kwangju, ville du sud, lorsque l'armée fit vraisemblablement des milliers de morts parmi les manifestants, massacre entièrement dénié à l'époque par le pouvoir. Ainsi les « incidents » du printemps 1980 évoqués ne peuvent pour le lecteur que s'inscrire dans un contexte social et politique dramatique. Si, dans le roman, on a le sentiment qu'à Keumjong il ne se serait agi que d'un mouvement d'humeurs de mineurs voyous, c'est que ces « incidents » sont toujours évoqués par des gens liés d'une manière ou d'une autre au nouveau pouvoir en place, celui dudit général Chun Doo-hwan, chef de l'État proclamé en août 80, soit au moment où se met en place la nouvelle Régie qui va s'occuper de la reprise en main des Houillères. Son élection sera confirmée en février 1981, et la nouvelle cinquième république poursuivra la marche forcée vers la modernité, proclamant la lutte contre la corruption du régime précédent, prenant ses distances, comme il est dit dans le texte, « avec les rigueurs de la Réforme d'octobre (1972) », préparant les Jeux olympiques de 1988, mais aussi inter-

disant les partis politiques et envoyant ceux qui résistent à ce bonheur programmé dans des camps de rééducation où ils reçoivent une « éducation purificatrice », dont Hyon Kil-on nous montre ce qu'elle est.

La politique des Saemaeul, ou « Nouveau Village », fréquemment évoquée à travers le rôle que jouent les comités locaux de surveillance, remonte à la présidence de Park Chung-hee qui lança, en 1970, ce vaste mouvement de modernisation appelé à durer¹ (ne fût-ce qu'à travers le nom des prestigieux trains de grandes lignes qui relient nos personnages à la capitale²). Le roman nous montre bien comment, sous Chun Doo-hwan, ce mouvement de « rénovation » ne se relâche pas, impliquant chacun dans un effort collectif auquel il convient de se soumettre (par exemple, on voit tous les habitants, directeur inclus, balayer la rue devant chez eux chaque matin) sous peine d'être dénoncé au très actif comité de surveillance. La place du protestantisme ne devra pas surprendre le lecteur ; cette religion est très présente en Corée depuis la fin du XIX^e siècle, sous une forme d'ailleurs ambivalente, modèle de réussite sociale pour les élites dirigeantes³, mais aussi revendication humanitaire chez de jeunes prédicateurs engagés, comme l'est Chung Tae-su dans le roman. Quant au saut de dix ans qui conclut le livre, il n'est pas anodin non plus. La chronologie interne nous permet de déduire que cet épilogue se passe en 1992, c'est-à-dire au présent lorsque ce roman est paru, alors que la Corée a beaucoup changé, engagée depuis 1988 dans la voie démocratique qu'elle n'a plus quittée depuis.

Même si Keumjong et Yongma⁴ sont des noms de lieu fictifs, ce roman nous plonge dans une Corée bien réelle. Nous sommes dans le Gangwon, région montagneuse et littorale située au nord-est du pays, et les autres lieux cités sont bien réels, que ce soit Taebaek, ville

1. On trouvera un témoignage de ce mouvement Saemaeul dans son vécu ambigu au quotidien, en particulier face à ses tentatives d'éradication des pratiques rituelles, in Alexandre Guillemoz, *La Chamane à l'éventail*, Imago, Paris, 2010.

2. Ces trains rapides Saemaeul sont toujours en service aujourd'hui, même si leur prestige a bien pâli depuis la mise en service des KTX, les TGV coréens.

3. Pour une satire de ce rôle social du protestantisme, on consultera utilement dans la même collection le texte de Lee Gun-sam, *À la soupe*, Imago, Paris, 2010.

4. Yong-ma s'écrit en chinois avec deux caractères signifiant « cheval » et « dragon », en lien avec la légende que raconte l'auteur.

minière située au pied du mont éponyme, site classé, une des trois montagnes sacrées de Corée, ou Wonju, autre ville du Gangwon jouxtant le parc naturel du mont Chiak où les amants vont en goguette. L'alcool et la musique qui font si peur aux purificateurs sont présents dans le roman, où l'on boit les deux alcools emblématiques coréens, le *soju*, alcool de riz ou de patate douce, titrant généralement 20° et servi dans des petites bouteilles vertes, ou le *makgeolli*, alcool de riz fermenté doux et laiteux, moins alcoolisé, et considéré comme plus populaire. Parmi les musiques citées, on note que le voyou Oh voue un culte à la star de rock britannique Cliff Richard, et qu'il écoute *Bachelor Boy*, un tube de 1963 avec les Shadows : dans une Corée du Sud où l'armée américaine est très présente, la culture rock puis folk s'était bien répandue chez les jeunes. Les classes populaires plus âgées, elles, avaient plutôt pour idoles des chanteurs typiquement coréens comme Na Hoon-A, deux fois cité, né en 1947, représentant emblématique de cette musique que l'on nomme en coréen *trotte* (*t'eu-ro-t'eu), c'est-à-dire originairement des *fox-trot*, — ou *ppongjak*, onomatopée de leur rythmique obstinée, *pong, tchak* ! — et dont les textes faisaient fondre les auditoires. Les mineurs utilisent le vocabulaire de leur profession, le porion est un contremaître, le herscheur travaille à l'évacuation, le rauteur est chargé du boisage des galeries et de son entretien, l'ascenseur est nommé la cage, et le vestiaire, où sont suspendus à des crochets en hauteur les vêtements, « la salle des pendus ». Enfin nous avons conservé le terme « supermarché », par fidélité à l'emprunt coréen « supermaket » (*shu-peo-ma-kae-t'eu), pour désigner ce qui serait plutôt pour nous des supérettes, métamorphose moderniste des traditionnelles épicerie-bazars et phénomène encore assez nouveau dans les années où se situe le récit.

Hervé Péjaudier